

Un sursis au dimanche

Marie-Christine Arbour

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15069ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arbour, M.-C. (1992). Un sursis au dimanche. *Moebius*, (54-55), 180–182.

UN SURSIS AU DIMANCHE

Marie-Christine Arbour

C'est le calme, la placidité engourdissante d'un dimanche d'été. La serveuse se dirige vers ta table comme à reculons. Elle balance les hanches au rythme d'une mélodie carton-radio, lentement. La chaleur pèse. Tu t'efforces à bien prononcer le mot «coffee», tes lèvres en font presque mal. La serveuse te voit à peine. Ton accent te trahit. Étrangère. Tu clignes des yeux. Le soleil de Denver brûle, même à travers la vitre.

Ton cinquième café. Ici on distille l'amer de tout café. Tu aimes l'âpreté qui saisit la gorge. Tu aimes le désolément de ce coffee-shop. Il faudra pourtant retourner à l'hôtel. La chambre, un sandwich vite mangé au bord du lit, l'ennui. Tu aurais voulu parler. À ta droite, un homme allume une cigarette. D'abord, la fumée te donne la nausée, mais tu t'habitues. Tu tournes la tête, discrètement, question d'observer l'homme. Il porte un veston et une chemise ajustée au cou et aux poignets. En regardant bien, tu vois que son collet est taché de sueur. Mais ce qui frappe, ce sont les gestes de l'homme, rigides, élégants, comme un ressac.

L'endroit est torride, ta chemise te colle au dos. Tu aurais voulu parler. L'homme se lève. La lumière, orangée maintenant, tombe à l'horizontale dans le coffee-shop. Ça aveugle. Ça isole. L'homme est parti.

Les trottoirs sont encore brûlants. Tu marches lentement, avec précaution. Tu veux, de cette manière, retarder le retour à la chambre. Le lit en silence. Le plafond. Ici ça grouille de piétons, c'est nerveux. Des néons, des affiches publicitaires, une immense horloge électrique. Tu lis : 19 h 00. Ils vont au cinéma ou au restaurant. Dernières heures de répit avant le lundi. Tu trembles. C'est le café. Tu t'assois sur un banc public. Le café t'écorque. Tu te répètes : il faut arrêter le café. Falloir, devoir, choir. Tu sursoutes. L'homme du coffee-shop est devant toi, il tend la main en hésitant. «My name... Igor, and you?» Il n'insiste pas. Seules ses mains protestent, muettes. C'est un étranger, lui aussi. Tu décèles un fort accent slave. «OK», tu réponds «OK, me it's Claire». L'homme se détend. Il a des yeux très bleus qui se plissent lorsqu'il sourit. «I know you from coffee-shop. You french?» Cette question t'a toujours agacée. Car il faut expliquer : «French from America, you know, Quebec.» L'homme comprend. Sa voix devient plus douce. «Me from Russia.» Ça te calme un peu. L'homme s'assoit près de toi, sort son paquet de cigarettes. «You want dinner with me?» Tu te souviens de la nausée et tu secoues la tête : «I don't like smoke.» L'homme dépose le paquet sur le banc et il lève ses mains, comme s'il se rendait. «OK?» Les gestes de l'homme, un ressac.

L'homme tient ton bras avec révérence. Vous avancez comme un couple de danseurs. Une ruelle, une porte cachée. L'homme explique : «This a Russian restaurant.» La salle est sombre, il n'y a que la lumière des chandelles. Musique. Rires. Tu choisis une table postée en retrait. Il fait frais. Tes bras nus se plaquent de veinules violettes, les frissons pin-

cent la peau. L'homme enlève son veston, le pose sur tes épaules. Un geste de cinéma. Tu te cales dans le veston, dans la fumée et la sueur. L'odeur est presque familière. L'homme converse avec un garçon de table. En russe, tu ne comprends pas. Sa voix glisse, grave. Une mélodie triste et belle. L'homme se penche vers toi, chuchote à ton oreille : «He think you pretty.» Tu souris. Un sourire de connivence. Le garçon de table pose deux verres sur la table. Un air juvénile, à peine 18 ans sans doute. C'est flatteur. Tu pointes du doigt les verres. «This is vodka?» L'homme déboutonne son col. Ses mains sont fébriles. «Yes. This good vodka.» Le gosier brûle. Exulte.

La nuit est douce, brillante. L'homme marche à tes côtés, silencieux. D'ivresse silencieuse. Une heure sur la grande horloge. Le lundi, ça te pousse hors de la vie des rues. C'est vacant. Tu t'appuies contre l'homme. Il y a du rouge dans l'air. Sa peau est chaude. Tu tires vers toi. Ce sera un baiser étranger. Un sursis au dimanche.